COMÈS

D'OMBRE ET DE SILENCE

THIERRY BELLEFROID

casterman

THIERRY BELLEFROID

COMÈS

D'OMBRE ET DE SILENCE

casterman

Portrait de Comès en 2012.
© Catherine Henry
Comès est le nom d'artiste de Didier Comes, qui a choisi d'ajouter un accent à son nom de famille. Nous distinguerons donc les membres de la famille Comes de l'auteur, Comès.

C'est une grande arche de bois parcourue d'immenses étoiles blanches au plafond. Les sièges taillés d'une pièce dans le pin tranchent avec leurs dossiers allant du magenta au parme. Au sol, le marbre reflète les lumières. Le son est feutré, le silence palpable. Mais ce qui frappe avant toute chose, c'est cette vue. Comme si le monde et sa fureur s'invitaient à l'intérieur. Derrière la spectaculaire baie vitrée s'étendant sur toute la largeur et la hauteur de l'édifice, la neige tourbillonne dans une folle sarabande au milieu d'arbres à moitié disparus sous le blizzard. Pareille tempête ne s'est plus produite depuis bien longtemps. Chacun pense au côté surnaturel de ce caprice météorologique. Certaines choses n'arrivent pas par hasard.

Tôt ce matin, la Belgique entière s'est couverte de blanc. Des routes sont coupées tout autour de la capitale. Les autoroutes sont vaguement praticables, à condition de rouler à 50 km/h sur la seule bande à peu près dégagée. Et de prier pour qu'un camion ne se soit pas mis en travers de la première côte un peu plus raide que les autres. Passé Liège, le pays semble englouti. Les trains ne roulent plus. Comme si la gare des Guillemins, elle-même immensément blanche, avait été dessinée par Santiago Calatrava pour prévenir le voyageur qu'un jour, elle marquerait l'endroit d'une barrière infranchissable.

Certains étaient prêts à venir de loin. Ils ont dû renoncer. La majeure partie de l'assemblée est composée de voisins, ou presque. Pour eux, cette cérémonie est l'adieu au barde, au poète qui a su immortaliser leur région. Il y a la famille, bien sûr. Sœurs, frère, nièces, neveux. Les proches depuis toujours, compagnons d'école ou de jeux, disciples de jazz restés fidèles, parfois à distance. Il manque des amis à l'appel, surtout des dessinateurs. Beaucoup. Mais on se doute que de là où il nous observe, Didier – Dieter ? – est surtout ravi du tour qu'il a joué à tous les autres, ceux qu'il n'avait pas envie de voir ici, lui, l'ermite.

La neige continue de tomber. Aussi blanche que les roses posées sur le cercueil à côté duquel un grand portrait en noir et blanc rappelle le visage du disparu. Posé sur un trépied, ce tirage réalisé pour l'exposition du Musée des Beaux-Arts de Liège un peu plus d'un an plus tôt dévoile l'auteur dans sa dernière période. Le regard est toujours acéré. Un doigt posé sur la tempe, Comès regarde l'objectif de Catherine Henry. Nous étions venus le surprendre dans sa tanière, elle et moi. Il ne la connaissait pas mais s'était laissé photographier sans se départir de ce petit air un brin moqueur. « Je ne suis pas dupe, semblait-il dire. Personne ne me trompe. Je lis à travers les âmes. » Au pied du chevalet, un autre bouquet de fleurs blanches posé à même la pierre. Et derrière lui, la neige, suçant le paysage de bouleaux décharnés. Ce tableau qui se recompose sans cesse : une page de Comès grandeur nature, dont les séparations entre les grands pans vitrés imitent les cases. Presque un message.

L'auteur était-il un chaman ?
Commandait-il les éléments ?
Un jour, il allait falloir écrire son histoire. Un jour, il allait falloir essayer de répondre à cette question.
Pour l'heure, il convenait de lui dire au revoir. Et de le remercier pour tout ce qu'il nous avait donné.

Pour l'heure, il fallait *faire Silence*.

Dans mon esprit, la mort, je l'imagine féminine. J'espère que ce sera une superbe femme qui viendra me chercher, plutôt qu'un squelette avec une faux[1].

La Mort Douce.
Extrait de *L'Ombre du corbeau*.

Onze livres. Pourtant, un seul a suffi à Didier Comès pour inscrire son nom dans l'Histoire de la bande dessinée. Six ans après la parution de son premier album commence en 1979 la publication de *Silence* dans le magazine *(À SUIVRE)*. Cette histoire changera sa vie. Et collera au nom de l'auteur pour le reste de sa carrière. Son dernier album paraîtra en 2006. Trente-trois ans de création. En moyenne, un album tous les trois ans, donc. Certains ont mis bien plus longtemps à être accouchés. Comès n'a jamais cédé à la facilité. Avec une exigence sans cesse renouvelée, il a imaginé, écrit, dessiné onze histoires qui le disaient, le définissaient, l'habitaient totalement.
Quand il n'avait rien à raconter, il se taisait.
Et quand il racontait, il laissait souvent le silence parler à la place de ses personnages.

La guerre,
la cupidité,
la mort,
l'amour,
le sort des faibles, des opprimés, des marginaux,
la puissance des forces invisibles :
d'un album à l'autre, les thématiques – les obsessions – n'ont pas changé. Constance absolue d'un auteur pour qui la bande dessinée aura servi de médium entre lui et le monde.

Comprendre Comès, c'est le lire.
Lire Comès, c'est tenter de le comprendre.
Car on le sent bien : de *L'Ombre du corbeau*, son premier grand album se déroulant durant la guerre 14-18, à *Dix de Der*, son ultime récit consacré à l'offensive des Ardennes durant la Seconde Guerre mondiale, de *Silence*, le chef-d'œuvre qui l'a révélé, à *La Belette*, qui est l'autre face de la même pièce, l'homme est indissociable de l'œuvre. On voit bien que le premier est la clé de la seconde. Il faut donc plonger dans les silences de Comès, dans ses non-dits, dans les secrets de famille et ceux de sa région natale pour comprendre pourquoi ces onze livres restent d'une actualité et d'une puissance rares.

DIS-MOI D'OÙ TU VIENS

Détail d'une page de *L'Arbre-Cœur*, 1988. La forêt de pins dessinée en quelques taches d'encre de Chine.

Il n'est pas difficile d'imaginer à quoi ressemblait le village natal de Comès en 1942. Il a à peine changé. Sourbrodt s'est étendu. Les quartiers neufs ont poussé à sa périphérie. Mais le centre du bourg est presque demeuré identique. Et la nature environnante est intacte. Nous sommes sur le toit de la Belgique. C'est un toit plat, fait de tourbe et de forêts. Autour du village, des sentiers s'enfoncent dans la lande, sur pilotis. Été comme hiver, on marche sur ces passerelles comme dans une Venise sans façades soumise aux caprices de l'acqua alta, mais ici, la mer est invisible et inodore. Ici, un mètre au-dessus du sol, on se protège les pieds des sources et des rus à l'eau ferrugineuse, parfois rouge comme le sang. Sur ces caillebotis aériens, on franchit et re-franchit la Rour, rivière aux trois noms selon le pays où elle coule – Rur en Allemagne, Roer aux Pays-Bas où elle se jette dans la Meuse, un peu des trois par ici, où l'on ne choisit jamais vraiment sa langue, et où elle serpente sur huit petits kilomètres avant de franchir la frontière. Parmi ces herbes folles sur lesquelles on fait paître des chevaux pour éviter le retour de la forêt, le tarier des prés, passereau migrateur endémique des Fagnes, niche à même le sol. Il ne se reproduit qu'ici. Une douzaine de couples ont été recensés autour du village, six fois plus aux alentours du camp militaire voisin, c'est dire si l'espèce est rare. Plus haut, en bordure de forêt de bouleaux, poussent l'airelle, la bruyère et la gentiane pneumonanthe.

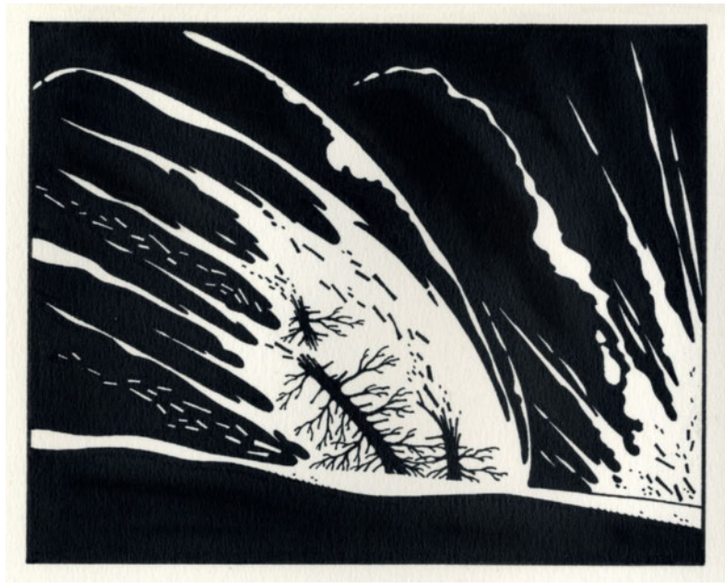
Sourbrodt sommeille à un jet de pierre du Signal de Botrange, source de la Rour et point culminant du pays, juste sous les 700 mètres d'altitude. De quoi faire rire les vrais montagnards. Mais ici, on ne rit pas. Ici, les hivers sont rudes. Les températures peuvent descendre jusque 20° sous zéro. Le vent tourbillonne sans faiblir des jours entiers. C'est surtout l'humidité qui vous glace le sang, tout droit venue de la forêt et des innombrables cours d'eau irriguant la lande. Ici, on fait le gros dos quatre mois par an.

Les Hautes Fagnes forgent le caractère autant que le physique.

On parle peu.

Le silence, au creux du quotidien.

En ce mois de décembre 1942, dans ce village annexé au III[e] Reich depuis deux ans, on pense aux hommes, absents. Certains se sont engagés d'eux-mêmes dans la Wehrmacht. Les autres, plus nombreux, y ont été incorporés de force. Beaucoup ne reviendront pas. Mais pour ceux qui auront cette chance, le retour sera compliqué. Il faudra distinguer les sympathisants des captifs du système. Un problème que l'on connaît bien en Alsace. Les deux régions ont plus d'une similitude. Les paysages du massif vosgien et ceux des Hautes Fagnes se ressemblent. Et les Malgré-Nous, on en a connu des deux côtés. Les Fagnards sont, comme les Alsaciens, passés d'une nationalité à l'autre au gré des guerres et de leurs conséquences.



Une case de *Dix de der*, le dernier album de Comès paru en 2006, résumant bien la préoccupation de l'auteur pour la Bataille des Ardennes qui s'est déroulée dans sa région.

Carte postale de la gare de Sourbrodt peu après la construction de la Vennbahn.

Timbre sur les Cantons de l'Est pour la poste belge réalisé par Comès en 1997.

Sourbrodt fait partie de ce que l'on appelle en Belgique les Cantons de l'Est, anciennement nommés Cantons rédimés. Ils se composent de deux anciennes circonscriptions, Eupen-Malmedy et Saint-Vith. La plupart de ces villages sont aujourd'hui intégrés à la Communauté germanophone de Belgique, l'une des entités fédérées d'un pays dont l'allemand est constitutionnellement la troisième langue officielle. Étrangement, Sourbrodt a, à l'inverse, été pleinement intégré à la Wallonie et à la Communauté francophone de Belgique. Mais il serait trop technique d'en expliquer les raisons. Le village est aujourd'hui littéralement enclavé entre l'Allemagne et la Communauté germanophone de Belgique.

On délimite cette région par la ligne de chemin de fer appelée la Vennbahn, transformée il y a quelques années en une magnifique piste goudronnée pour cyclistes d'une longueur sans pareille – 125 kilomètres – et traversant trois pays : Allemagne, Belgique, Grand-Duché de Luxembourg.

La Vennbahn est plus qu'une ancienne ligne de chemin de fer. Elle a une histoire.

Sans la Vennbahn, Sourbrodt n'aurait pas été le même village. Les Comes n'y auraient pas habité.

L'auteur de *Silence* aurait été un homme différent.

Voulue en 1882 par l'empereur prussien Guillaume I[er], la ligne de chemin de fer inaugure son premier tronçon en 1885, entre Aix-la-Chapelle (Aachen) et Montjoie (Monschau). Elle va rapidement prendre de l'ampleur. En 1889, elle relie Aix-la-Chapelle à Troisvierges, au Grand-Duché de Luxembourg. Les bassins houillers prussiens et les grandes entreprises sidérurgiques luxembourgeoises sont désormais interconnectés grâce à ces rails qui traversent un plateau exceptionnellement plat (2 % de déclivité en plus de 100 km). Parmi les gares créées tout spécialement, celle de Sourbrodt est un cas particulier. Son architecture, encore visible aujourd'hui, est d'inspiration totalement prussienne. Dans la région, c'est la seule. Comme une affirmation de son caractère germanique. Elle va immédiatement attirer une population venue de Prusse, qui va s'y installer et prospérer autour de l'exploitation de la ligne de chemin de fer. Parmi ces Prussiens, qui ne connaissent généralement pas plus de quelques mots de français, le grand-père de Comès, Johan Komes. Il est venu de Coblence (Koblenz), ville située au confluent de la Moselle et du Rhin. En 1892, deux ans après son arrivée, il ouvre une boulangerie industrielle, ce qui peut paraître étonnant dans un si petit village. Mais l'aïeul sait ce qu'il fait. À quelques kilomètres du village se situe un camp militaire, le camp d'Elsenborn, où il va livrer chaque jour son pain. C'est d'ailleurs ce camp qui va provoquer le profond changement de Sourbrodt, parallèlement à l'exploitation de la Vennbahn. Relié lui aussi à la station par une voie directe d'un peu plus de trois kilomètres sur laquelle circule une locomotive du nom d'Elias, il ne cesse de recracher des soldats pétris d'ennui qui cherchent de menus plaisirs autour de la gare. Les cafés se multiplient. Sourbrodt-Gare, hameau du village, devient un village en soi. On y parle plutôt allemand. Au nord, Sourbrodt-Centre, distant d'un bon kilomètre, a accueilli les paysans depuis des centaines d'années, on y parle plus volontiers le wallon, voire le français. Ces deux villages jumeaux se regardent en

chiens de faïence. À Sourbrodt-Centre, on se souvient des luttes menées contre les bourgs voisins depuis le moyen-âge pour l'exploitation de la Fagne. Procès, coups bas, représailles et mesures de rétorsion ont émaillé l'histoire de ces paysans longtemps rattachés au duché de Luxembourg, alors qu'ils avaient face à eux des voisins dépendant de la Principauté abbatiale de Stavelot-Malmedy. Depuis l'installation de Johann Sourbroit aux limites du bois d'Averscheit, en 1534, ce ne seront que querelles jusqu'au rachat de la Fagne par les habitants de Sourbrodt, en 1807. En jeu : l'utilisation de la tourbe, excellent carburant de chauffage, mais aussi les réserves d'eau, le fauchage et l'exploitation bovine. On comprend tout de suite où Comès est allé chercher une bonne part de son inspiration rurale…

Face aux notables et aux farouches agriculteurs du village regroupés autour de leur curé, les militaires et ceux qui vivent dans le quartier de la gare sont vus comme des débauchés. L'aïeul échappe peut-être en partie à ce jugement, du fait de sa profession. Mais Sourbrodt-Gare n'a pas bonne presse.

Après la Première Guerre mondiale, toute la région est offerte sur un plateau par le Traité de Versailles à la Belgique, au titre de dommage de guerre. Le français, interdit sous Bismarck dans l'enseignement primaire puis secondaire ainsi qu'au catéchisme, reprend soudain vigueur. Mais l'interdiction n'a jamais été totalement respectée à Sourbrodt, où la fracture entre les mondes latin et germanique est plus culturelle qu'idiomatique. Bref, devenu belge, le quartier de la gare continue de parler dans toutes les langues, et les affaires du grand-père ne semblent pas trop en souffrir, puisqu'il se construit une immense maison où se réfugieront Dieter, son frère et ses sœurs quelques années plus tard.

Réglant ses comptes avec son enfance, Comès caricaturera plusieurs fois Adolf Hitler. Ici, dans *Le Maître des ténèbres*, deuxième volume des aventures fantastiques d'Ergün l'errant, il ridiculise le führer en l'affublant du grade de caporal et en le rebaptisant Schicklgruber.

Maria et son enfant de cinq mois, Dieter. Envoyé à Joseph, ce cliché fut le seul lien entre le père et son fils durant la guerre. Joseph le conserva sur lui durant près de quatre années, sur le front de l'Est.

Inutile de dire qu'Hitler considère comme inacceptable cette perte de territoire consécutive au Traité de Versailles. Aussi, dès 1940, il annexe purement et simplement ces villages. Jusqu'en 1945, Sourbrodt appartient au IIIe Reich et n'est officiellement pas occupé. C'est donc en Allemagne – et sous la nationalité allemande – que naît Dieter Hermann Comes, le 11 décembre 1942.

À propos de ce prénom, qu'il n'utilisera que rarement au cours de sa carrière artistique, voici ce que déclare Comès à la journaliste Michèle Cédric, dans l'émission de télévision *Dites-moi*, en 1995, à la RTBF :

Mon vrai prénom, c'est Dieter. Et ça c'est très important dans ma vie, en ce sens que je suis né dans cette partie de Belgique qui, en 1942, avait été annexée par l'Allemagne. Automatiquement, tout le monde devait avoir un prénom allemand. J'étais ce qu'on appelait à l'époque ein Hitlerpaketchen, ça veut dire un cadeau d'Hitler, ce qui n'est déjà pas triste. Et donc, mon vrai prénom, c'est Dieter. Malheureusement – je dis bien malheureusement, parce que c'est quand même une forme d'identité, le prénom –, lorsque j'ai été à l'école primaire, c'était après la guerre, on a francisé tous les prénoms. Vous allez à l'école primaire et tout de suite, on vous dit : « Vous ne vous appelez plus Dieter, vous vous appelez Didier. »

Je suis rentré chez moi, et j'ai dit à mes parents : « Voilà, maintenant, je m'appelle Didier. » Avec le temps, je n'ai peut-être moi-même pas eu le courage de le changer, car c'est vite devenu une habitude. Donc, mon prénom d'auteur, c'est Didier, mais, le vrai prénom, le prénom de cœur, c'est Dieter.

Ses parents ? Le fils du boulanger Johan Komes, Joseph, dont le nom de famille a troqué le K pour un C. Et une Wallonne de Malmedy, Maria Linden, fille de cafetiers, qui reprendra le métier de ses parents. Ils se sont mariés le 24 novembre 1930. Ils ont déjà trois enfants : Jeanine, Hilda et Max. Lorsque naît Dieter, le quartier de la gare est désert : tous les hommes en âge de se battre ont été enrôlés dans la Wehrmacht. Au nord, dans le village lui-même, ils sont plus nombreux à avoir échappé à l'enrôlement ; beaucoup se sont enfuis, se cachant parfois dans la région.

Avant-guerre, Maria tenait le buffet de la gare, comme elle avait vu faire ses propres parents, qui avaient tenu celui de la gare de Malmedy. Quant à Joseph, électricien, il exerçait son métier et faisait le taxi, il possédait même deux voitures, chose rare dans ces campagnes. Mais lors de la naissance du petit Dieter Hermann, le père, absent, est sur le front russe. ***Je n'ai pas de souvenirs personnels de cette époque***, dira Comès à Thierry Groensteen, dans un long entretien publié en 1983 dans le n° 55 des *Cahiers de la bande dessinée*, ***car j'étais encore trop jeune. Mais la guerre a laissé des plaies ouvertes dans la région et j'en ai entendu parler pendant des années. Tellement, même, que je l'ai presque vécue par procuration.*** Nous y reviendrons, c'est une clé de lecture importante d'une bonne partie de l'œuvre.

L'enfant va donc se construire essentiellement entouré de femmes : sa mère et ses grandes sœurs dont l'aînée a dix ans de plus que lui vont veiller sur ses toutes premières années. Son frère, Max, quatre ans au moment de la naissance du petit Dieter, est encore un très petit garçon.

Plus de sept décennies ont passé. Pourtant, les souvenirs de cette période restent douloureux. Dans la famille, on hésite à les remuer. Et parfois, on se ravise tout juste après l'avoir fait. ***Ne racontez pas ça***, me dira Jeanine, la sœur aînée, tout juste après m'avoir narré un épisode de la fin de la guerre qui a pourtant pu être déterminant dans la formation du petit Dieter. Le silence, encore et toujours… Que s'est-il donc passé, qui a tant traumatisé les uns et les autres ? Rien de tellement extraordinaire, si ce n'est que le village, déjà divisé avant la guerre, ne va pas cesser de se déchirer au gré des événements. L'un d'eux est entré dans l'histoire, c'est la Bataille des Ardennes, qui va se jouer dans la région. Les crêtes d'Elsenborn sont en effet entrées dans l'histoire comme le lieu où la 6e Armée blindée du colonel SS Peiper a été stoppée. Comès y placera son dernier album, en 2006, après une première tentative, au tout début des années 70, minée par un dessin trop humoristique. Intitulé *Et la neige devint rouge*, ce premier essai a été soigneusement conservé dans ses archives personnelles.

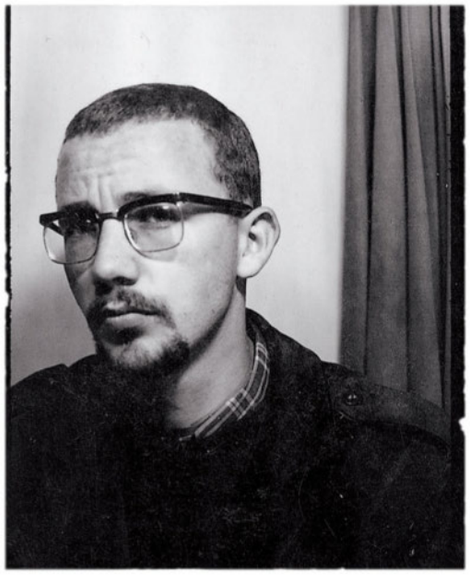
Marqué par la Bataille des Ardennes, Comès a toujours souhaité traiter le sujet en bande dessinée. Il a même caressé l'idée de le faire à quatre mains avec Hugo Pratt dans les années 80. Bien avant, et même dès ses tout débuts, il s'est essayé à transposer cette page d'histoire en BD. Ce premier projet, peu abouti, date de la fin des années soixante.

À l'arrivée des Américains dans le village, Joseph, le père, n'est toujours pas reparu, comme bien d'autres hommes de Sourbrodt, souvent prisonniers des Russes. Maria et ses quatre enfants logent au-dessus du buffet de la gare. Max, le « grand » frère de Dieter, découvre son premier homme noir. ***Ma surprise fut courte car il m'a aussitôt donné du chocolat***, se souvient-il. Pour les enfants, c'est la découverte de l'altérité et de certains mets exotiques, comme ces ananas laissés par les Américains dans la cuisine. Les G.I. ont établi un poste au rez-de-chaussée de la gare, juste sous le logement de la famille Comes. Quelle est l'ambiance, dans le quartier ? Il faudrait une enquête minutieuse pour le savoir. Sans doute les sentiments sont-ils mélangés, dans cette population largement germanique, dont la mère des quatre enfants Comes ne fait pas elle-même partie. Certains doivent avoir un goût amer dans la bouche, d'autres avoir peur des lendemains, d'autres encore ne doivent pas cacher leur joie – un peu comme partout, en somme, si ce n'est qu'ici la situation est exacerbée par les positions sociales et « claniques » d'avant-guerre.

Les quatre enfants font bloc autour de leur mère, qui n'a jamais quitté la gare, dont elle a, vaille que vaille, continué d'assurer la gestion du buffet. Mais cette gare est stratégique. Tout comme l'est la Vennbahn. Les Américains décident donc d'évacuer provisoirement la famille Comes, envisageant très sérieusement de dynamiter l'édifice. Jeanine, Hilda, Max et Dieter suivent leur mère à Malmedy, le temps pour les G.I. de sécuriser la région. Grâce aux connaissances qu'elle a gardées dans sa ville d'origine, Maria parvient assez facilement à trouver un logement, récemment abandonné par les Allemands. Les jours passent. Les Américains viennent rechercher les Comes en camion. Ils sont presque les seuls à avoir été évacués de Sourbrodt. Leur retour est plus compliqué que prévu ; les absents ont toujours tort, dit-on. Jeanine, la grande sœur, s'en souvient encore : ***Il faisait très pluvieux. Je me rappelle très bien qu'en descendant du camion, le petit Dieter s'est étalé dans la boue. Je ne sais pas pourquoi j'ai conservé ce souvenir. L'ensemble des logements de la gare était occupé par les Américains. Ma mère a âprement négocié pour qu'ils nous laissent une chambre. Mais nous n'avons pas pu retourner vivre chez nous, à la gare. Nous avons donc rejoint la maison des grands-parents, où nous nous sommes installés. Mais notre retour à Sourbrodt, même difficile, nous a sauvé la vie. Quelques jours après que nous avions quitté Malmedy, la ville a été bombardée par les Américains. La maison dans laquelle nous nous étions abrités a été réduite en cendres.***

Commence l'attente. L'attente du père.
Dans la région, comme un peu partout, du reste, l'ambiance est aux règlements de compte. Les résistants sont sortis du bois. Parmi eux, plusieurs sont membres de la Brigade Blanche, branche de la Résistance créée dès 1940 au départ de la Flandre et plus principalement d'Anvers, qui aura des antennes à Malmedy, Eupen et Theux, pas très loin de Sourbrodt. Il ne fait pas bon revenir de l'Est et se retrouver face à eux. Surtout si, avant de partir, on a été un peu bavard. Pour démêler le vrai du faux, et sans doute pour éviter les procès expéditifs ou les règlements de compte personnels, les soldats revenus du front de l'Est sont systématiquement incarcérés avant de comparaître devant les autorités. Ce sera le cas de Joseph Comes. En juin 1946, il retrouve le sol belge. Dieter a quatre ans, il n'a encore jamais vu son père, qui ne connaît de lui que la photo envoyée par Maria en 1943, sur laquelle le bébé est immortalisé dans les bras de sa mère à cinq mois, et que le père a pu conserver sur lui durant toutes ces années. Joseph est aussitôt envoyé à la prison de Verviers, passe devant le conseil de guerre, puis est placé en résidence surveillée, toujours à Verviers, et déchu de ses droits pour une durée de cinq ans. Commencent cinq longues années d'exil.

À genoux, Dieter/Didier. Debout, main sur la tête de son petit frère, son aîné, Max.

Verviers, cité lainière, a jadis connu la prospérité. Quand les Comes s'y retrouvent, elle va sur son déclin. Mais c'est le moindre de leurs soucis. Il faut retrouver une vie de famille. Recréer des liens, un foyer. Le père ne parlera pas de ce qu'il a vu, de ce qu'il a fait. Ou alors, rarement, pour se plaindre d'avoir perdu quelques phalanges dans le froid quand d'autres étaient restés bien au chaud. En dehors de cela, motus ! Du silence, encore et toujours. Comme des grains de silence posés les uns sur les autres, en silo, et qui seront le carburant de l'auteur bien plus tard.

La famille s'installe place Saucy, elle loue un appartement tout en haut d'une grande maison ancienne. Le père trouve un emploi d'électricien dans une société verviétoise de construction de tubes. Sa grande fille, quinze ans, va bientôt l'y rejoindre. Elle y travaillera quatre ans. Dieter, lui, va à la maternelle. Puis à l'école primaire. Son enfance peut commencer. Désormais, il s'appellera Didier. Du moins, à l'école. À la maison, les uns continueront à l'appeler Dieter, les autres Minou. Quelle enfance vit-on quand on est en résidence surveillée, privé de son village natal, fils d'un père que certains doivent montrer du doigt ? Comès n'en a jamais parlé. Et ses propres frère et sœurs avouent ne pas savoir s'il a souffert de moqueries ou de quolibets à l'école, du fait de cette situation.